

Le périple d'une figure de proue
Le Napoléon du Musée du Québec

Mario Béland

Volume 6, Number 4, Summer 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9836ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Béland, M. (1990). Le périple d'une figure de proue : le *Napoléon* du Musée du Québec. *Espace Sculpture*, 6(4), 28–31.

Le périple d'une figure de proue :

le Napoléon

du Musée du Québec

Mario Béland

Mario Béland est conservateur de l'art ancien au Musée du Québec.

À l'été 1987, à l'occasion de l'exposition *Reflets d'une époque : portraits de navires du Nouveau-Brunswick du XIXe siècle*, le Musée du Québec présentait au public une ancienne figure de proue représentant Napoléon Bonaparte. Cette figure constitue non seulement l'un des rares exemples de sculpture navale québécoise du XIXe siècle qui nous soit parvenu, mais également l'un des plus célèbres qui soit conservé dans les collections canadiennes. Mentionnons à cet égard que le Musée du Québec conserve également trois autres figures de proue posant des problèmes d'identification : une femme en pied nommée "Vénus", un buste de "highlander" irlandais et une tête de femme dite de "Mlle Juin".

Dès l'ouverture du Musée de la Province de Québec, en 1933, le *Napoléon 1er* était l'une des vedettes dans les salles des collections permanentes de l'institution. La sculpture fut même remarquée par la journaliste américaine Floral Park, comme en témoigne son article sur le nouveau Musée dans le *Sun* de New York, le 3 novembre 1934. Depuis lors, la figure de proue eut l'honneur de paraître dans la plupart des grandes rétrospectives consacrées à l'art canadien, tenues aussi bien au Canada (Montréal, Ottawa, Winnipeg, Vancouver) qu'à l'étranger (Détroit, Albany, Cleveland, Paris).

En plus de ces expositions majeures, le *Napoléon* a aussi connu depuis près de soixante-cinq ans une

large diffusion dans des articles de vulgarisation comme dans des ouvrages scientifiques, et là encore tant canadiens qu'étrangers. Citons, à titre d'exemple, l'étude *Artists in Wood* (1970) de l'Américain Frederick Fried. La figure de proue est donc bien connue des amateurs et des spécialistes. Toutefois, cette oeuvre a retenu l'attention des historiens en soulevant au fil des années bien des interrogations et bien des hypothèses. Nous avons voulu approfondir ce dossier et tenter de faire le point.

Dans le premier registre d'acquisitions du Musée de la Province de Québec en 1934, le *Napoléon* est inscrit en même temps qu'une statue de *Joséphine*: les deux oeuvres sont alors attribuées au fameux sculpteur sur bois Louis Jobin (1845-1928). La figure de proue avait été acquise vers 1930 de l'ethnographe Marius Barbeau qui lui-même l'avait achetée, vers 1925, directement de Jobin, alors établi à Sainte-Anne-de-Beaupré.

Louis Jobin fut parmi les statuaires québécois les plus célèbres de son temps. Dès son adolescence, il avait été initié à la sculpture sur bois dans les chantiers de construction navale de Québec, une industrie alors en pleine expansion. Lors de son apprentissage chez François-Xavier Berlinguet, entre 1865 et 1868, le jeune homme avait poursuivi une bonne partie de sa formation dans l'ornementation de navires, confectionnant les nombreuses figures



de proue commandées à l'atelier de son maître. À New York, en 1869, il se serait encore perfectionné en sculpture navale, vraisemblablement pour un nouveau type de bâtiment : le "clipper". À l'ouverture de son premier atelier, à Montréal, entre 1870 et 1875, Jobin s'adonna toujours à la sculpture ornementale de navires, réalisant des figures de proue et divers motifs décoratifs, notamment un "Chief Angus" pour un certain capitaine MacNeil. Lorsqu'il revint s'établir dans la capitale, notre sculpteur continua, jusqu'à la fin des années 1880, à offrir ses services dans ce domaine, mais l'industrie de la construction navale tirait alors à sa fin.

Aussi, à la suite de l'incendie de son atelier en 1896, il alla s'installer à Sainte-Anne-de-Beaupré où il travailla en sculpture religieuse jusqu'à sa retraite en 1925. Sa production est donc à la fois intimement reliée au déclin de la sculpture navale et à l'essor de la statuaire religieuse. En 1986, le Musée du Québec lui rendait hommage lors d'une grande rétrospective, première du genre à être consacrée à un sculpteur traditionnel du Québec.

Il semblait donc aller de soi, en 1934, d'attribuer à Louis Jobin le *Napoléon* qui provenait de son atelier. À cet égard, divers témoignages du vivant du sculpteur font état de la présence de la figure de proue à ses résidences de Québec et de Sainte-Anne-de-Beaupré. Ainsi, dans un article paru dans *L'Événement*, le 24 juin 1926, Georges Côté rappelle quelques-uns de ses souvenirs d'enfance sur le séjour du sculpteur à Québec au cours des années 1880. L'auteur rapporte que, au coin des rues Burton et Claire-Fontaine : « parmi les quelques statues abandonnées ici et là autour de la boutique de M. Jobin, statues variant d'espèce et de grandeurs, l'on en remarquait tout particulièrement une qui attirait l'attention. C'était un Napoléon 1er, qui avait été enlevé, paraît-il, de la proue d'un ancien bateau qui portait ce nom. Après avoir parcouru les mers, Napoléon vient s'échouer chez M. Jobin (...). L'oeil perçant et scrutateur, la main droite enfoncée dans sa redingote, le

bicorne de travers sur la tête, ce petit homme de Bonaparte, qui fit trembler l'Europe, aux jours de sa gloire, s'imposait aux regards par son génie, et aux réflexions par sa déchéance ».

Comme le montrent des photographies anciennes, le premier atelier de Jobin à Sainte-Anne-de-Beaupré était à l'origine décoré d'un écriteau à son nom de même que de plusieurs statues qui, comme à Québec, servaient à toute fin pratique d'enseignes annonçant le statuaire. Sur l'une de ces photographies, on distingue notre Napoléon adossé contre un des murs de la modeste construction. À Sainte-Anne, Jobin reçut la visite de quelques personnalités qui laissèrent des descriptions relativement détaillées de cet atelier. L'écrivaine Victoria Hayward relate, dans le *Canadian Magazine* de décembre 1922, ses diverses rencontres avec le sculpteur. À la fin des années 1910, lors de sa première visite de la boutique de Jobin, la journaliste anglophone se montra pour le moins intriguée par la présence de l'effigie de Bonaparte dans ce lieu de pèlerinage qu'est le village de Sainte-Anne :

« As we climbed the hill past Madame Giguere's pension we were at once surprised and attracted by a life-size figure of Napoleon Buonaparte in Sainte Anne's de Beaupré! Can greater contrast be imagined than the realism of Napoleon and the realm of the spiritual out of which we had just emerged. Yet it was no mirage. There he stood, life-size.

After a moment of doubt we knew it must be some wood-carver's "sign", for we recognized at sight that this Napoleon was some old figurehead from a ship, stranded here, as it were, in the old-world village of French-Canada.

We could scarcely wait to meet the old carver. Already we imagined him old, and charming. The figurehead proclaimed that he belonged in heart and soul to the age of the dailing-ship (...). So we hurried and turned in down some steps, and knocked at the door of the workshop over which the Napoleon mounted guard ».

Par ailleurs, dans un autre article consacré à Jobin et paru cette fois dans le *Toronto Star Weekly* le 19 juin 1926, Hayward illustra son texte avec, entre autres, un photographie du Napoléon prise par Edith S. Watson. L'année précédente, en août 1925, Marius Barbeau, à l'emploi du Musée national de l'Homme à Ottawa, rendit également visite à Jobin, alors âgé de quatre-vingt ans. Lui aussi allait avoir plusieurs entretiens avec le statuaire qu'il relata dans *La Presse* du 26 août 1933. Comme Hayward, l'ethnographe remarqua particulièrement la présence inusitée de la figure de proue, détachée depuis peu de son emplacement sur la boutique : « Tout à côté de l'ange, parmi les pilotis sous la maison, nous aperçumes, tournés vers nous, une paire de pieds; ils étaient chaussés de bottes militaires : les pieds du Napoléon, statue de bois qui avait naguère décoré la proue d'un voilier. Elle s'était échouée ici, on ne sait comment, et Jobin, l'admirant, l'avait placée sur une console, au milieu de la facade de sa maison, vers le grand fleuve. Sa femme, se fatiguant à la longue de ce militaire,

←
Anonyme, *Napoléon Bonaparte*,
figure de proue, vers 1830.
Bois décapé. 168 x 52 x 40 cm.
Photo : Patrick Altman.
Collection du Musée du Québec.

l'avait précipité en bas de son juchoir. Trop longtemps l'intrus avait masqué sa fenêtre d'un tricorne biscornu. Le Napoléon, déchu, gisait maintenant parmi les bûches de pin et de bois blanc. Je l'achèterai peu après pour le Musée provincial de Québec.

Dans sa monographie Louis Jobin, statuaire, publiée en 1968, Barbeau nous confirme ce que sous-entendait Georges Côté dès 1926, à savoir que la figure de proue n'avait pas été réalisée par notre sculpteur. En effet, Jobin confia à l'ethnographe, en 1925, qu'il avait acquis la sculpture une quarantaine d'années plus tôt d'un certain docteur MacKay de Sainte-Foy, qui soignait des "ivrognes" dans un sanatorium. Les annuaires de la ville nous signalent à la fin des années 1880 le nom du Dr John M. MacKay, établi sur le Chemin Sainte-Foy et propriétaire de "Belmont Retreat and Broad Green Asylum for insane". Toujours d'après Jobin, le *Napoléon* provenait d'un bâtiment du même nom qui avait échoué et brûlé sur les battures de Beauport, sans préciser si ce dernier était d'origine canadienne ou étrangère. À partir de ce témoignage, les auteurs ont émis diverses hypothèses - et se sont même perdus en conjectures - sur la provenance précise de l'oeuvre, sa datation et son attribution à un artiste québécois. Dans les catalogues accompagnant les grandes expositions de 1952 (*Exposition rétrospective de l'art au Canada français, Québec*) et de 1959 (*Les arts au Canada français, Winnipeg et Vancouver*), Gérard Morisset, directeur-conservateur du Musée de la Province, avait mentionné, sans autres précisions, que la figure de proue avait été exécutée vers 1830 à l'Anse-au-Foulon. En 1965, dans un autre catalogue publié à Paris, *Trois millénaires d'art et de marine*, Morisset fut le premier - et le seul d'ailleurs - à risquer une attribution possible, dans une notice traitant non seulement du *Napoléon* mais également de la *Joséphine* : « Ces sculptures ont vraisemblablement été façonnées à l'Anse-au-Foulon, chantiers maritimes de Québec où furent construits, entre 1835 et 1875, plusieurs navires portant le nom de l'Empereur et de l'Impératrice des

Anonyme, *Femme en costume Empire dite "Joséphine"*, enseigne (?), vers 1820.
Bois décapé. 166,3 x 51 x 69,3 cm.

Photo : Patrick Altman.
Collection du Musée du Québec.



Français. Il est difficile de dire auxquels de ces bateaux appartiennent ces statues. Leur style vigoureux semble indiquer la période 1840-1850 et rappelle celui des figures de Louis-Thomas Berlinguet. L'hypothèse de leur attribution à ce sculpteur est vraisemblable».

Jean Trudel, un autre conservateur du Musée, a toutefois démontré en 1969 que la *Joséphine* devait plutôt être une enseigne, la statue pouvant difficilement être fixée à la proue d'un navire. En effet, la représentation féminine est en station verticale, les bras levés et complètement détachés du corps. De plus, l'identification du personnage demeure tout à fait hypothétique et il est certain qu'elle n'a aucun lien avec la figure de proue de *Napoléon*. À l'inverse, cette dernière statue reprend certaines conventions techniques et formelles propres aux figures de proue. Debout sur une volute, légèrement cambré, la tête rejetée en arrière, les bras repliés contre le corps, les vêtements flottant au vent, le personnage semble affronter une forte brise marine.

Quant à la provenance du *Napoléon*, Norman N. Rubin, dans un article intitulé "Quebec Figure heads and Ship-carving" paru dans le *Nautical Research Journal* (Silver Spring, Md), à l'été 1971, suggère que la figure de proue fut sculptée pour le navire du même nom, lancé à Québec en 1835 par John Dunn.

Dans sa thèse de doctorat sur *La Sculpture navale dans la vallée du Saint-Laurent* (Paris, 1982), Jean Bélisle propose, quant à lui, sur la base de l'ouvrage de Fred W. Wallace (*Record of Canadian Shipping, 1929*), que notre sculpture provient du *Napoléon* de 1124 tonnes construit dans la capitale en 1854 par Edward Lee. Cette hypothèse est d'ailleurs reprise en 1986 par cet auteur dans la synthèse *La Sculpture ancienne au Québec*, rédigée en collaboration avec John R. Porter. Or, comme nous l'apprend l'ouvrage de Paul Terrien, *Québec à l'âge de la voile* (1984), le navire de 1854 portait en fait le nom de *Napoléon the Third* - Empereur des Français de 1852 à 1870 - et sortait plutôt des chantiers de T. H. Oliver. Toujours d'après Terrien, la figure de proue proviendrait soit du *Bonaparte*, un brigantin de 130 tonneaux construit en 1827 par Hyppolite Dubord - le premier navire de celui qui allait devenir l'un des plus importants constructeurs navals francophones - soit du *Napoléon*, un trois-mâts carré jaugeant 442 tonneaux et de 122 pieds de long, lancé en 1835 par le marchand irlandais John Dunn. Curieusement, dans sa liste des voiliers construits à Québec, l'auteur mentionne que le *Bonaparte* de 1827 a été perdu en mer. À la lumière de ces informations, faudrait-il en conclure que notre figure de proue provient du *Napoléon* de 1835? Et encore, est-on certain qu'il s'agisse d'un navire canadien?

En ce qui a trait à l'auteur de la sculpture, l'attribution demeure tout aussi conjecturale qu'hasardeuse, car maints artisans québécois de cette période furent actifs en sculpture navale. Aussi est-il plus prudent, en attendant de nouvelles découvertes, de renoncer temporairement à identifier l'auteur de

cette statue. Comme on le voit, ce type d'ouvrages sculptés - les figures de proue - rend bien compte des divers problèmes de provenance, de datation, d'attribution et même d'identification, habituels dans les recherches en histoire de la sculpture ancienne au Québec.

Conformément à l'imagerie populaire fort répandue tant en Europe qu'aux États-Unis, le général est coiffé de son fameux bicorne et a la main droite insérée dans une ouverture de sa veste. Napoléon est ici représenté moins en Empereur des Français qu'en général victorieux. Des boulets de canon à ses pieds, Bonaparte est vêtu de son habit de campagne : bottes hautes, redingote, écharpe et médailles militaires. Cette représentation s'inspire de l'effigie du général proposée (vers 1830) par Émile Seurre pour la colonne Vendôme à Paris.

Par son iconographie, cette figure de proue témoigne avec éloquence non seulement de l'attachement que les Canadiens français manifestaient ouvertement à l'endroit de la France mais aussi du culte qu'ils vouaient à Napoléon 1er. En effet, comme l'ont récemment démontré l'historien Claude Galerneau, puis notre collègue Denis Martin, la popularité de l'Empereur ira grandissant jusqu'au milieu du XIXe siècle et connaîtra son apogée à l'été 1855 avec l'arrivée de la *Capricieuse*, premier navire de guerre français à mouiller dans le port de Québec depuis 1759. À titre d'exemple de cette renommée, un nombre considérable d'enfants seront baptisés, entre 1804 et 1855, du nom de Napoléon. L'épopée napoléonienne ravivait chez les Canadiens français un sentiment national diffus depuis la Conquête.

Durant cette période, l'image du héros allait se développer sensiblement au Bas-Canada. S'il est peu probable que des estampes représentant Napoléon ou ses victoires militaires aient circulé en très grand nombre avant 1818, en revanche, dès 1804, l'inventaire après décès du sculpteur montréalais Philippe Liébert révèle la présence dans son atelier d'un "Bonaparte en plâtre". De même, en 1808, l'Anglais Russ Cuthbert relata dans son *Apology for Great Britain* que, dans la "chambre de compagnie" des maisons de campagne québécoises, on pouvait voir le portrait de Napoléon accroché auprès d'images de saints. En 1818, on signale la présentation à Québec du *Grand Panorama de la Bataille de Waterloo*. Après l'exil à Sainte-Hélène et surtout après la mort en 1821 de l'Empereur déchu, la légende napoléonienne allait s'affirmer de plus en plus au Québec. Commença alors une diffusion d'imagerie qui allait s'intensifier au cours des années 1820 puis des années 1830. Enfin, comme le rapporta *La Minerve* en 1856, le sculpteur André Auclair de Montréal exhibait en face de sa résidence une statue en pierre de Napoléon "en costume de camp - c'est-à-dire revêtu de la capote grise et du bicorne historique". C'est donc dans ce contexte historique qu'il faut situer la réalisation de notre figure de proue. Au lendemain du Bicentenaire de la Révolution française, le *Napoléon* du Musée du Québec prend une signification toute particulière. ♦